

Vidéo-marivaudages *Sex, lies and videotape* de Steven Soderbergh

Gilles Marsolais

Denys Arcand
Number 44-45, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1989). Review of [Vidéo-marivaudages / *Sex, lies and videotape* de Steven Soderbergh]. *24 images*, (44-45), 14-15.

SEX, LIES AND VIDEOTAPE

DE STEVEN SODERBERGH



Graham (James Spader) prend son pied en regardant ses bandes vidéos

VIDÉO-MARIVAUDAGES

par Gilles Marsolais

En plus de rafler le Prix d'interprétation masculine, *Sex, Lies and Videotape* a donc remporté la Palme d'or, à Cannes. L'hommage est disproportionné, malgré les qualités évidentes du film. Sans doute s'est-il agi pour le jury, présidé par Wenders, d'enfoncer le clou en distinguant un film vraiment «jeune», au ton non convenu, et deux inconnus: l'acteur James Spader et le réalisateur Steven Soderbergh, âgé de 26 ans.

Au plan du récit, d'entrée de jeu Soderbergh multiplie les fausses pistes quant à l'identification du «héros» possible de l'histoire. Il focalise d'abord l'attention sur Cynthia, que l'on perçoit comme une femme-enfant diabolique incroyablement vorace: on ne voit émerger de son corps rachitique que son cul et sa bouche. Elle n'est que cela: tout en elle semble canalisé vers ces deux orifices qui ne sem-

blent constituer que sa seule raison d'être. Animale et vampirique jusqu'au bout des ongles, elle avale, elle aspire littéralement le sexe, l'énergie, les pensées et la vie familiale de John, un jeune avocat ambitieux et profondément antipathique. On découvrira plus tard, au fur et à mesure de ses propres transformations physiques, qu'elle est aussi un être humain, et qui plus est, qu'elle est la belle-soeur de cet avocat et qu'elle représente l'exact revers de sa propre femme dont il ne sait plus que faire.

Celle-ci, Ann, que l'on perçoit d'abord comme une poupée plutôt fade, s'emploie à entretenir l'image et l'imposture de leur couple idyllique. Un bon jour, John accepte d'accueillir provisoirement chez lui un ancien copain de collège, Graham, qu'il n'a pas revu depuis belle lurette et qu'il juge un peu paumé. À l'encontre des règles établies et contre toute attente, celui que le

récit finira par désigner comme étant le «héros» prend donc place tardivement dans le récit. Par sa façon d'être simplement lui-même en toute candeur, et par une utilisation innocente de la vidéo et du pouvoir de l'image, il fera éclater une situation fondée sur l'hypocrisie qui a déjà trop duré. Ou plus exactement, ce sont les deux sœurs elles-mêmes qui déclencheront ce processus en voulant pénétrer son univers intérieur, en voulant percer le secret de ses activités vidéographiques.

Au cours de son errance, Graham a filmé sur vidéo des femmes qu'il questionnait sur leur vie sexuelle, révélant chacune une part intime d'elles-mêmes. Il en est résulté une collection impressionnante de bandes vidéos qu'il regarde régulièrement, y cherchant une réponse à sa quête... Jusqu'au jour où il consentira à répondre à ses propres questions devant sa propre

Ann (Andie MacDowell) dans *Sex, Lies and Videotape*Michael McManus dans *Speaking Parts* de Atom Egoyan

caméra: son attitude de franchise, menée ici au bout de sa logique propre, lui permettra de trouver un début de réponse à sa propre quête.

En dévoilant le secret de sa douce perversion, et de sa quête de vérité à travers celle-ci, et surtout en acceptant d'être à son tour filmé par sa propre caméra, Graham renvoie les autres personnages à leur propre fausseté, à la futilité de leur existence hypocrite, à leur propre déséquilibre. En fin de parcours, il se révélera être le plus équilibré de tous ces personnages, lui qui en apparence n'est pourvu d'aucune «respectabilité», étant d'une franchise déconcertante et totalement indifférent aux conventions sociales. James Spader campe admirablement ce personnage meurtri et vulnérable se remettant mal d'une ancienne blessure: son regard d'adolescent attardé trahit cette blessure mal cicatrisée, la raison même de sa quête obstinée, un peu folle et finalement très pure, qui mise sur la sublimation des sentiments.

L'avocat perdra la plupart de ses contrats d'affaires importants ainsi que sa maîtresse et sa femme qui, conquise par Graham, séduite par la pureté de sa quête, balancera son psy et s'épanouira en affrontant enfin son statut de femme trompée. L'accumulation de ses défaites permettent de mieux mesurer, en creux, la dimension positive de Graham qui finira par guérir de son impuissance avouée. Et cela donc grâce au pouvoir révélateur de l'image vidéo et de la caméra qui la produit, renvoyant à son interlocuteur ses propres questions.

Le film progresse sur le ton de l'humour et de la comédie acidulée, pour

accéder finalement à un ton de gravité qui survient d'une façon un peu abrupte et peu prévisible. Il s'agit d'un premier film, imparfait mais passionnant, qui fait un pied de nez à la grosse machine hollywoodienne. Un film à petit budget, produit par Outlaw Productions, et tourné avec une petite équipe: le caractère intimiste du sujet, centré sur quatre personnages, s'y prêtait bien.

Ce film appelle irrésistiblement un rapprochement avec celui d'Atom Egoyan, *Speaking Parts*, qui explore le champ de l'illusion créée par l'image de cinéma ou par l'écran cathodique. Les actants y entrent et en sortent indifféremment, passant d'une chambre d'hôtel à l'écran, qu'ils soient clients de l'hôtel ou figures de la télévision. Ce passage à l'écran s'accompagne d'une dépersonnalisation, au cours de laquelle un être ne devient plus que l'image de lui-même.

Le film débute sur la fascination qu'éprouvent deux jeunes filles pour l'image vidéo d'un être cher: un frère disparu pour Clara, un simple figurant de film et collègue de travail à l'hôtel, pour Lisa. La première travaille à un scénario dont le contrôle lui échappe au profit du producteur qui s'acharne à le modifier, même s'il est largement autobiographique, et qui s'adresse à elle et à son équipe par le truchement d'un écran de télévision. Elle poussera le jeune figurant à interpréter le rôle de son défunt frère, et à lui faire rapport, par le biais de la vidéo, de l'évolution du scénario. Quant à Lisa, elle finira par collaborer aux séances de tournage du propriétaire du Club vidéo où elle s'approvisionne, avant d'être remerciée à cause de son implication trop personnelle face à ce

qu'elle filme: des mariages où elle s'en prend aux jeunes mariés! Elle reviendra au visionnement des cassettes de son figurant favori initiant un dialogue avec son image. De son côté, celui-ci finira par rompre sa relation vidéo avec Clara qu'il trahira en signant son contrat et en acceptant de jouer sur un scénario édulcoré.

La réalité et son image en arrivent donc à se fondre dans l'esprit des personnages et le film explore ce transfert et la névrose qui l'accompagne. Il illustre l'impact de l'image sur le comportement humain.

Atom Egoyan a construit son récit d'une manière insolite, énigmatique, sans doute pour traduire cette confusion des niveaux de la perception. Cependant, la lourdeur expressive qui s'instaure d'entrée de jeu ne s'accompagne pas d'une profondeur comparable au plan de la réflexion. Même s'il se situe dans son prolongement logique du questionnement de l'image, inévitablement lié à la représentation de la mort (de parents proches: ici le frère, là le père), il faut reconnaître que ce film touffu ne témoigne pas de la même force narrative et architecturale que son précédent long métrage *Family Viewing*.

Donc, tant dans *Sex, Lies and Videotape* que dans *Speaking Parts*, on constate qu'on en est aujourd'hui, au point où l'image crée l'individu, tout en le déformant, où l'image finit par brûler ceux qui s'y frottent trop. ●

SEX, LIES & VIDEOTAPE

États-Unis 1989. Ré. et scé.: Steven Soderbergh. Ph.: Walt Lloyd. Mus.: Cliff Martinez. Int.: James Spader, Andie Macdowell, Peter Gallagher, Laura San Giacomo. 100 min. Couleur.